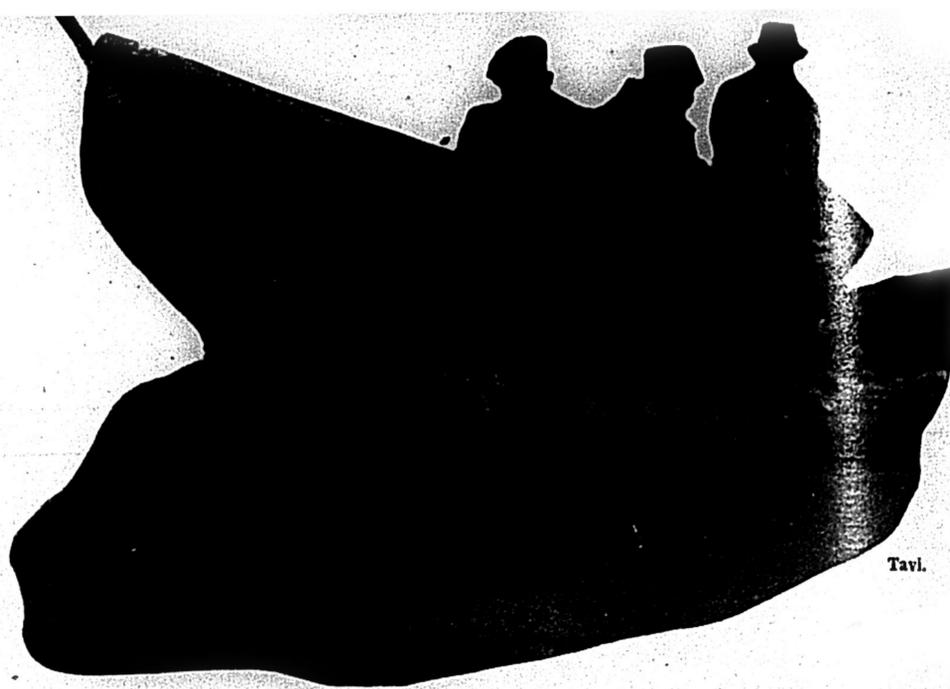


Ohé! DRAVEURS

REPORTAGE PAR

Eva Senécal



Tavi.

Sur les rivières forestières de la province, le flottage des billes couleur marron va bientôt commencer dans un décor d'embâcle de torses arqués, de bras dardant la pique...

ou le chuchotement du petit ruisseau qui s'attarde, s'amuse en de grandes nappes étalées.

DANS LES CANTONS DE L'EST

Au haut de la côte, les silhouettes des draveurs apparaissent et se dirigent vers la Rivière à Pinard, à la limite de la paroisse. Un groupe se dessine, discutant et trésole. Il brûle la distance par grands gestes et longues enjambées, quelques heures après, un autre pointe.

Le temps où les draveurs passaient à pied tend à disparaître. Mais cette année, avec le nombre croissant de ventre de bocuf, les automobiles ne font encore que de rares apparitions sur les routes tuméfiées.

Je les regarde comme quelqu'un venu de très loin. Tant de fois, je les ai vus défilé sur la route. Cette allure, ces gestes, tout d'eux m'est familier depuis mon enfance.

En ce temps-là, on les épiait, caché derrière le rideau. On les rencontrait en revenant de l'école. Réfugié sur la levée du chemin, on les suivait d'un regard effaré mais qui cherchait à comprendre. Ils s'en allaient vers une périlleuse aventure. Ils portaient pour une vie de misère, une vie de chien, disaient les vieilles.

Il y avait parmi eux de pauvres bougres et beaucoup de mauvais plaisants. Je me souviens que, dans nos maisons, les femmes couraient à la porte et poussaient le verrou dès qu'il en apparaissait un sur la route.

Eux passaient, gouailleurs, indifférents, grands d'une légende.

Ces jours-là, on savait que c'était pour de bon le printemps. On était en cachette ses souliers et l'on courait, les pieds rougis, à travers les restes de neige, on sautait dans les flaques, dans la bonne mousse qui serait bientôt de l'herbe. On avait des coeurs légers comme à la veille d'une fête.

HOMMES DE PEINE

Pour eux, le printemps, c'était, autre chose. C'était la peine, le risque, le danger et surtout l'argent à gagner. Ils s'en allaient le gagner durement.

Des journées entières, la pluie giclait sur leurs habits trempés. La neige glacée de nos printemps tardifs leurs paralysait les doigts, leur raidissait la figure, tannée comme du cuir. Sous les tentes où, fourbus et grelottants, ils couchaient par terre, la boue,

la répugnante boue filtrait. Ils se levaient avec l'aube et revenaient souvent bien après la tombée de la nuit.

Le soir, à l'heure de la prière, dans maints foyers, il y avait des femmes qui disaient: "Demandons au bon Dieu qu'y mouille pas, qu'y ait du beau temps pour la drave."

Tout ceci m'est revenu, du flot mouvant de mes souvenirs, en regardant passer les draveurs. Longtemps, je les ai suivis des yeux, comme au temps de mon enfance. Je sentais en moi la même muette interrogation, la même pitié vague.

Tout à coup, ma curiosité a été la plus forte. J'ai couru revêtir mon pantalon de chasse et, les pieds enfoncés dans des bottes les cheveux soigneusement relevés et enfouis dans un vieux feutre non moins pittoresque que les leurs, je suis partie, moi aussi, pour la drave! Oh! le plus discrètement du monde!

Vous connaissez sans doute de ces gens qui tirent de l'arrière, s'arrangent pour tout laisser faire aux autres et passer inaperçus? Il est vrai que j'avais des raisons....

DRAVE EN PETITES EAUX

Ceux qui ont vu, sur le St-Maurice ou sur quelque grande rivière de la province, la descente large et majestueuse des bûches ou des billots n'ont aucune idée du travail pénible de la drave sur nos petites rivières. L'une d'elles, la rivière à Pinard, d'où j'ai été témoin des manœuvres, mesure une cinquantaine de pieds de largeur, gonflée par la crue. Au delà de cinq cent mille pieds de bois de sapin y sont dravés, cette année, vers les pulperies de la Brompton Pulp à East-Angus et Brompton. Ce bois, en grande partie, a été fait en chantier, au cours de l'hiver, sur des terrains appartenant à la compagnie, dans les bois

d'Island Brook. Le reste a été acheté des cultivateurs des environs.

Le tout est charroyé et empilé sur les bordages de glace qui enserrant la rivière. Les cordées s'étendent sur des milles de longueur. L'eau qui a sensiblement monté, au cours de la nuit, circule à travers les bûches, les enveloppe de remous. Quelques-unes s'en vont déjà à la dérive.

DEBACLE

Inclinées vers le chenal, les cordées ont l'air d'attendre le moment de partir. On sent que pour un rien, un coup de soleil, une pluie plus forte, le pont de cristal qui les soutient se déroberait, dans un immense craquement. Mais comme chaque jour emporte la neige, que bientôt l'eau coulera plus lente et moins abondante, il faut se hâter et profiter de la crue. Aussi, depuis quelques jours, les hommes sont à l'oeuvre.

Ils poussent de leurs pieds, de leur bras, d'un robuste coup d'épaule. La cordée s'étale dans le chenal, les bûches projetées en tout sens ou s'étagent en pyramides. Peu à peu la masse s'agite, se met en branle. Les bûches se placent comme des pois dans une assiette. Le mouvement s'accélère, on dirait la glissade d'un traineau dans la neige.

Le spectacle est magnifique. L'animation grandit. Les cris, les éclats de rire et les commandements s'entremêlent. Quelles scènes à croquer! Mais la graille de la pluie persiste.

Tout à coup, une roche se dessine, une anse, un obstacle. Les bûches sortent de leur parcours, s'empilent, mâtées, croisées les unes sur les autres. On voit à mesure s'allonger et grandir l'édifice informe.

A l'aide de leviers à pique, de haches, enfoncés dans l'eau jusqu'à la



Tavi.

★
L'an dernier à même date nous avons publié un reportage sur la drave dans les grandes eaux, cette fois, Eva Senécal, dans un vivant reportage de choses vues, nous entraîne à sa suite sur les petites rivières de Brompton.



ceinture, les hommes brisent l'embâcle, remettent à flot la charge flottante et rapaillent les bûches étalées sur les rives.

CEUX QUI VIVENT DANGEREUSEMENT

Cette année, comme des piles de bois collées les unes aux autres étaient encore prises dans la glace, on a dû les faire sauter à la dynamite. toute une nuit, à des milles de distance, on pouvait entendre les détonations, le bruit des bûches happées par le courant et celui des chûtes gonflées. On eût dit, venant dans l'espace, un gigantesque ouragan.

Il faut diriger la descente, éviter les écarts. Les hommes sautent d'une bûche à l'autre, chancelent comme des buveurs. Si leur agilité fait défaut une seconde, ils ont toute chance de plonger au fond de l'eau et d'y rester.

Je me souviens qu'autrefois, dans la contrée, on racontait l'histoire d'un pauvre diable de chez-nous noyé à la drave. Il avait laissé à la maison femme et enfants. Il s'en allait gagner de l'argent pour nourrir la marmaille et acheter du grain pour ensemencher sa terre.

Il s'était aventuré au milieu de la rivière et tout à coup, l'embâcle avait cédé sous la pression du courant. Avant-il perdu pied ou quelque billot l'avait frappé? En une seconde, il avait disparu à travers ce pont troué pendant que des centaines d'hommes étaient restés là, assommés par la peur. La descente inévitable des bûches avait continué au dessus de son corps.

L'imagination des gens s'était emparé de ce fait, l'avait grandi, amplifié. La sensibilité y trouvait un libre terrain pour ses jeux. Les voix devenaient frémissantes. Nous, les petits, nous écoutions, transis, le coeur battant.

On songeait à ceux qu'on avait croisés, le matin, sur la route. On se rappelait leurs visages, leurs paroles, le geste qu'ils avaient eu pour nous tirer un coin du manteau.

Peut-être leur arriverait-il le même sort. Le fantôme de la peur rôdait autour de nous, nous griffait de ses doigts crochus. On sentait partout la grande nuit pleine d'ombres envahissantes. Le vent et l'averse fouettaient les vitres.

On reserrait le groupe, sous la pâle clarté de la lampe. De longs frissons nous agitaient. Le récit prenait à nos yeux les proportions d'une tragédie antique.

Cette année, rien que pour la drave qui se fait ici, sur la rivière à Pinard, plus de douze cents hommes se sont présentés. Près de trois cents seulement ont été embauchés. Faut gagner le pain de chaque jour et, pour eux, les moyens de le gagner sont de moins en moins sûrs et fréquents.

Il en est venu des quatre coins de la province, même du Nouveau-Brunswick, me dit l'un des contremaitres. Sur les autres rivières des alentours, de petits cours d'eau de rien du tout: la rivière Bethléhem, la rivière du Deux, celle du Dix, celle plus large, la rivière aux Saumons, il s'en est présenté presque autant.

Quelques-uns sont repartis, à pied comme ils étaient venus, fatalistes, résignés, sans un sou pour retourner chez-eux. D'autres ont craqué leur colère dans un flot

de jurons et de menaces qui, pour un peu, seraient allés jusqu'aux actes.

Je ne sais s'il en est ainsi partout mais les chantiers, la drave sont ici un terrain tout préparé pour les idées communistes. La haine du riche y fermente souvent comme un levain. On y apprend à mépriser, à salir tout ce qu'il y a de puissant, de respectable et si l'on découvre quelque part une supériorité, celle de l'intelligence, de la situation ou de la fortune, c'est pour la vouer à toutes les malédictions. Un certain degré de misère n'a jamais engendré la vertu, et les hautes aspirations humaines demandent une autre atmosphère pour s'épanouir.

A Scotstown, le surintendant de la compagnie, M. E. Earley, a dû faire face, me dit-on, à une trentaine de ces hommes qui n'avaient pu se faire embaucher. Avec ces gens, leur physique de lutteurs, leurs visages durs et leurs idées ça n'a pas dû être très rassurant pour un court d'heure. Monsieur Earley est l'homme courtois, le chic type. Il agit comme on mène les hommes.

Les rancœurs, les déceptions, chez la majorité de notre peuple, se noient dans une bouteille de bière. Aussi, après avoir réussi à calmer "ses amis" du moment, Monsieur Earley les a conduits à la taverne, leur a payé une bonne traite et, profitant du revirement des idées, de l'enthousiasme général, il a dû se retirer avec soulagement.

A Cartierville, en plein midi, pendant que les gardiens étaient allés prendre le lunch, des hommes ont brisé, à coups de hache ou de pique, le bonde qui retenait huit cents cordes de bois. Tant que tout le bois n'a pas été jeté à l'eau, on le retient ainsi emprisonné afin que le courant ne le charrie à son gré. Le bonde brisé, tout a été emporté à travers la forêt, en plein champs, à des milles de distance.

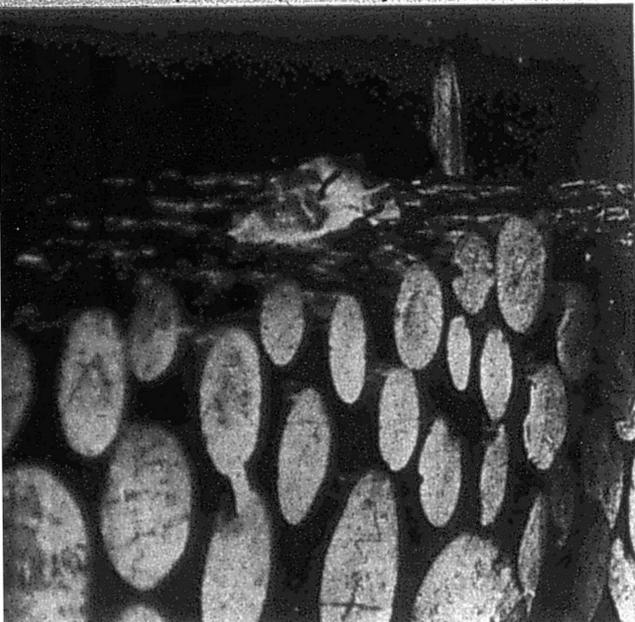
Il faudra de nouvelles équipes d'hommes pour ramasser ce que l'eau n'a pas entraîné trop loin. Des centaines de cordes peut-être seront perdues. C'était assurément un excellent moyen de créer du travail et une vengeance non moins sûre.

Depuis quelques années, les conditions de vie de ces gens ont été améliorées, s'il peut y avoir amélioration là où les éléments, les forces de la nature jouent le plus grand rôle. Les hommes ne travaillent plus douze, quatorze et même seize heures par jour. Ils sont partagés en équipes qui se relèvent. Pas un instant le travail n'arrête, pas plus que le courant.

Au départ et tout le temps que dure le culbutage des bûches, ils logent dans des camps qui ont servi durant l'hiver, pour le chantier. Le bois s'éloigne. Le trajet d'aller et de retour se fait de plus en plus long. Arrivent les tentes qui déménageront, au fur et à mesure, en certains endroits de la rivière. Tous ces campements provisoires, transportés de jour en jour, doivent ressembler aux caravanes nomades d'Orient.

Depuis quelques années, les tentes sont pourvues de planchers et de lits de camp. Lorsque ces pauvres hommes ont marché deux ou trois heures en pleine forêt, après leur journée de travail, le lit de sangle a pour eux autant d'attrait qu'une couche royale.

(Suite à la page 32.)



Tavi.

LE PRINTEMPS EST VENU

Je ne sais si vous connaissez le type du draveur de chez-nous: robuste, vif, le verbe haut émaillé de jurons, le visage brûlé par les soleils et les vents, le dos courbé sous le sac kaki, la veste de cuir ou le "frac" de coton déboutonné sur la chemise, la culotte d'étoffe grise serrée dans les bottes. Et, crânement campé sur un côté de tête, un vieux chapeau de feutre.

La campagne sommeillait dans l'hiver. Depuis une semaine, avec la fonte des dernières neiges et la venue de ces gens, tout semble renouvelé.

Le soleil se baigne dans les flaques. Les grives boivent des rayons. Les derniers llots blancs des prairies disparaissent comme par enchantement. On écoute, ravi, gronder de minuscules Niagara